

Isabelle CALLIS-SABOT

La vie en rose

Sketch
(Extrait)

Ce texte est protégé par des droits d'auteur, et sauvegardé en ligne sur le site <https://e-dpo.com/fr/>

Avant son exploitation, la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit obtenir l'autorisation de l'auteur auprès de la **SACD** (Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques), organisme qui gère ses droits.

Lors de sa représentation, la structure de représentation doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non-respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Pour contacter la SACD : <https://www.sacd.fr/>

Pour contacter l'auteur : isabelle.sabot@orange.fr

La vie en rose

Durée approximative : 15 minutes

Décor : Deux chaises.

Accessoires : Un journal et sac avec un tricot en cours de réalisation.

Synopsis : Après de longues années de séparation, deux amis d'enfance se retrouvent sur la place du village. Un air d'accordéon va leur rappeler de vieux souvenirs et les pousser à d'intimes confidences.

Personnages : **Gérard** et **Raymonde**, deux retraités.

Costumes : Les acteurs doivent paraître âgés et d'une autre époque. Par exemple, béret et bretelles pour Gérard. Raymonde est entièrement vêtue de noir.

Important : la musique est indispensable. Il s'agit de la version instrumentale à l'accordéon de « La vie en rose » d'Édith Piaf.

<https://www.youtube.com/watch?v=b1Y5aYXVnC4> (2 min 44)



La vie en Rose
accordéon.m4a

La vie en rose

Un air d'accordéon se fait entendre. (La musique démarre) Raymonde arrive, s'assied, sort son tricot de son sac et se met à l'ouvrage. Gérard arrive à son tour, salue Raymonde d'un signe de tête, s'assied, déploie son journal et se met à lire. Ils continuent à lire et tricoter sans se regarder. Puis ils prêtent attention à la musique, ils relèvent la tête, rêvent. Au bout d'une minute, la musique s'estompe doucement et disparaît avec les premières paroles (à 1 min 13).

Remarques :

-Les gestes de Raymonde, concernant le tricot, sont à titre indicatif. Le metteur en scène est libre de les utiliser ou pas.

-Des passages musicaux peuvent meubler les moments de silence.

GÉRARD, *posant son journal sur ses genoux et d'un ton nostalgique* : Cette musique me rappelle le bon vieux temps... Le temps des bals musettes...

RAYMONDE, *mélancolique* : Le temps de la vie en rose...

GÉRARD, *dans un soupir* : C'était autre époque !

RAYMONDE : Une époque révolue ! Hélas !

GÉRARD : Nous dansions sur des airs d'accordéon, et nous étions heureux. Tu t'en souviens, Raymonde ?

RAYMONDE, *abandonnant son tricot* : Oui, Gérard. Je m'en souviens, comme si c'était hier... *(Elle essuie discrètement une larme)* Cette chanson d'Édith Piaf, elle en a fait rêver, des demoiselles... Et elle en a fait chavirer, des cœurs...

GÉRARD : Jojo, quand il animait les fêtes de villages, c'était l'émotion garantie !

RAYMONDE : Et quand il interprétait la vie en rose, dès les premières notes, il déclenchait d'ineffables des frissons. *(Elle le regarde intensément)* Des frissons d'amour... *(elle frotte ses bras, comme si elle avait froid)*

GÉRARD : Ah ! Jojo, il en a facilité, des rencontres ! Combien de couples se sont formés, au son de ses mélodies !

RAYMONDE, *en elle-même* : Et, sans le savoir, il en a provoqué, des séparations... (*elle reprend son tricot*)

GÉRARD, *amusé* : Pour les garçons, le bal était une tentative d'approche. L'occasion d'enlacer voluptueusement sa belle, de lui voler un baiser ou de lui chuchoter une tendre déclaration !

RAYMONDE : Et les filles croyaient au prince charmant, comme dans les contes de fées. Elles attendaient sagement qu'un beau cavalier vienne les chercher. Elles languissaient en espérant l'invitation...

GÉRARD : Les choses ont bien changé ! Maintenant, les jeunes gens préfèrent se trémousser sur des musiques psychédéliquies, des décibels plein les oreilles, et des lasers plein les yeux. Ce genre d'agitation hystérique ne favorise certes pas les étreintes langoureuses !

RAYMONDE : Joseph, avec son accordéon, son orchestre romantique et ses lumières tamisées, il déclenchait les passions...

Petit moment de silence

GÉRARD : À propos de déclencher les passions... c'est grâce à lui que j'ai courtisé Francine. (*Il la fixe d'un air espiègle, elle évite son regard*) Et que tu es tombée dans les bras de Maurice !

RAYMONDE, *regardant au loin* : Après, nos chemins ont divergé. Nous avons emprunté des voies différentes, marchant chacun de notre côté, laissant derrière nous nos jeux d'enfants et nos illusions d'adolescents.

GÉRARD : Jusqu'à ce que le destin nous réunisse à nouveau...

RAYMONDE : Depuis nous partageons des moments silencieux, tous les après-midis, à l'ombre de ce platane qui nous a vu grandir. C'est étrange, le hasard...

Ils regardent chacun de leur côté. Elle pose définitivement son tricot.

GÉRARD : Le hasard fait bien les choses. Nous nous retrouvons, après de longues années. Veufs et retraités tous les deux. Nous restons côte à côte, sans oser nous adresser la parole. Toi tricottant, moi lisant.

RAYMONDE : Je doute qu'il fasse bien les choses, le hasard. Il remue de vieux souvenirs, et il réveille d'anciennes douleurs. Des souvenirs que l'on s'était efforcé d'enfouir. Et des douleurs que l'on croyait atténuées.

GÉRARD : Jamais je n'aurais imaginé revenir sur cette place, portant le deuil de ma douce compagne.

RAYMONDE : Jamais je n'aurais cru vibrer encore, au rythme de l'accordéon, comme autrefois.

(Petit moment de silence. On peut entendre l'écho de la musique)

GÉRARD : Si je suis parti, c'est à cause de Francine. Pour lui plaire, j'ai dû m'expatrier à l'autre bout de la France. Qu'est-ce que tu veux, quand on épouse une estivante, on épouse aussi ses origines.

RAYMONDE : Éprouverais-tu des regrets ?

GÉRARD : Pas vraiment... j'ai réussi à être heureux, loin de chez moi. Mais quand ma femme est décédée, la nostalgie m'a envahi. J'ai entendu une voix secrète qui m'appelait. Alors j'ai décidé d'écouter mon cœur et de revenir aux sources. *(Il la regarde)* Et toi ?

RAYMONDE : Moi, je n'ai jamais quitté mon quartier, enfin... notre quartier. Et j'ai consacré ma solitude à ressasser le passé. Chaque jour, je suis venue ici, en pèlerinage, et je me suis assise à côté d'un fantôme.

GÉRARD : Tu sais, Raymonde, quand je t'ai revue, la première fois, le mois dernier, je t'ai tout de suite reconnue et j'en ai ressenti une joie secrète. Je peux te l'avouer à présent : si je me rends à ces rendez-vous quotidiens, c'est parce que ta fréquentation adoucit mon deuil. Auprès de toi, je trouve un tendre réconfort.

RAYMONDE : Et moi, Gérard, si je ne me dérobe pas à ton inlassable assiduité, c'est parce que ta présence me procure une mystérieuse consolation.

GÉRARD : Depuis nos retrouvailles inespérées, nous avons pris l'habitude de passer des heures ensemble, aveugles et muets, drapés dans une réserve farouche, conservant de pudiques distances.

RAYMONDE : Il a fallu cette musique pour oser nous regarder en face...

GÉRARD : Et nous risquer à des confidences...

RAYMONDE : Puisque nous en sommes aux confidences... Dis-moi, Gérard... tu l'as aimée, Francine ?

GÉRARD, *comme s'il s'adressait au public et fuyant le regard de Raymonde* :

Si aimer signifie respecter ses promesses et ne jamais trahir son engagement... alors oui, je l'ai aimée.

Si aimer signifie chérir celle que l'on a choisie, se satisfaire d'une entente conjugale harmonieuse, et se contenter du bonheur que l'on possède... alors oui, je l'ai aimée.

Si aimer signifie renoncer aux tentations, taire ses remords, étouffer et dominer ses premières passions... alors oui, je l'ai aimée.

Si aimer signifie rester fidèle parce que l'on est un homme digne et responsable ... alors oui, je l'ai aimée.

RAYMONDE, *dans un élan passionné et désespéré* : Mais si aimer signifie brûler d'une flamme ardente ? Vouer une adoration éperdue et éternelle ? (*Elle pose les mains sur son cœur*) Sentir battre, palpiter, s'emballer son cœur en dépit du temps qui passe ? Si aimer signifie ne pas tolérer le moindre éloignement, la plus brève absence ? Être incapable d'exister sans l'autre ?

GÉRARD, *dans un chuchotement* : ... alors non, je ne l'ai pas aimée.

(*Après un moment de silence, d'un ton hésitant*) Mais dis-moi, Raymonde...

Maurice...

RAYMONDE, *lui coupant la parole* : Maurice... Je ne l'ai pas épousé. Quand j'ai compris que c'était un autre que j'aimais à travers lui, j'ai rompu les fiançailles. Par souci d'honnêteté.

GÉRARD : Je suis désolé... j'ignorais...

RAYMONDE : Tu ne pouvais pas savoir. Tu étais parti fonder une famille, loin d'ici, loin de moi... Oh ! il n'a pas été malheureux longtemps, Maurice. Il m'a vite remplacée. De toute façon, nous n'étions pas faits pour vivre ensemble.

GÉRARD, *étonné* : Tu es pourtant vêtue de noir ! De qui donc portes-tu le deuil ?

RAYMONDE : Je ne porte pas le deuil d'un mari. (*Gravement*) Je porte le deuil d'un rêve. D'un grand rêve d'amour. (*Elle soupire*) C'était le rêve d'une princesse sottise et écervelée qui s'amusait à repousser les avances de son prétendant pour le mettre à l'épreuve, qui jouait les séductrices pour le rendre jaloux. Le rêve d'une orgueilleuse ingénue prise à son propre piège et qui se voit ravir, par une rivale, l'écu de son cœur.

GÉRARD, *rêveur* : Ce rêve, je le connais. C'était celui d'un prince déchu, éconduit sans ménagement, cruellement humilié par une belle enjôleuse à qui il avait demandé la main. C'était le rêve d'un impossible amour.

Pour obtenir la version intégrale, merci de me contacter directement
isabelle.sabot@orange.fr